

Un trésor de sculpteur

EXPOSITION Superbe rétrospective à la Tate Modern de Londres de ce grand artiste moderne dont les références et les statues hiératiques puisaient jusque dans l'Égypte ancienne et ses bas-reliefs.

Giacometti



Comment réduire la vie à l'essentiel? Comment donner forme éternelle au mouvement? Comment surprendre, encore et toujours, le public avec des œuvres qui furent modernes et qui sont désormais historiques? Un seul homme leur répond. Il est en bronze comme sa petite tête aveugle, d'une maigreur de fil, semble cloué au sol par ses deux pieds enclumes. Il ne mesure que 47,5 cm de haut et dessine une flèche dans l'espace. Cet *Homme qui chavire*, 1950, est si étonnant dans son envol que la Tate Modern a choisi cette icône de la Kunsthaus de Zurich comme étendard de sa rétrospective «Giacometti», la première depuis vingt ans à Londres. Avec superbe, le musée d'art contemporain, qui s'est épanoui dans une vieille centrale thermique en bordure de Tamise, a agrandi à l'extrême cette silhouette et l'a postée en totem sur la cimaise plus pâle qui ouvre la porte de ce temple moderne de la sculpture.

Une foule de têtes vous y attend, posées comme des trophées Jivaro sur des socles, ce plein que Giacometti (1901-1966) intégrait à l'espace de l'œuvre. La vie est captive de tous ces formats, de tous ces styles, naturalistes, surréalistes, fantomatiques ou abstraits. De la *Tête d'enfant* (Simon Bérard), plâtre peint sculpté par Giacometti adolescent en 1917, à la tête miniature de Simone de Beauvoir plantée comme un papillon sur son socle brun, parfaitement reconnaissable avec son visage ovale, ses paupières tombantes, son chignon relevé sur le haut du crâne selon la mode d'après-guerre (plâtre peint en 1946). «*Nous avons pris l'idée d'une forêt de têtes et des vitrines de curiosités aux musées d'archéologie, celui de Munich, le British Museum, des lieux que Giacometti aurait aimés, comparables à ceux de Paris où il puisait ses références, notamment dans l'art de l'Égypte ancienne*», souligne Frances Morris, directrice de la Tate Modern, commissaire de l'exposition avec Catherine Grenier, directrice de la Fondation Giacometti depuis début 2014.

«*On attend souvent d'un artiste qu'il traverse trois phases : la jeunesse, l'expérimentation, la maturité. Giacometti bouscule tout cela, il est infiniment plus complexe. Même dans sa période sur-réaliste, il n'a cessé de s'intéresser à la figuration.*»

L'œuvre de cet artiste suisse de Paris qui représenta la France à la 28^e Biennale de Venise en 1956, ce ténébreux chéri des existentialistes, porté aux nues par Sartre, ne cesse de nourrir des expositions en évitant les redites.

VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À LONDRES

À chaque fois, Giacometti le revenant crée la surprise. Ce fut l'épure totale, la redécouverte sensible des plâtres et la beauté tendue comme un fil, en 150 œuvres, à la Fondation Leclerc de Landerneau en 2015. Ce fut la profusion inouïe des formes, la reprise infinie des thèmes – le grotesque de la mort, la vie d'un regard, le minuscule, le monumental, sa femme Annette, son frère Diego – en 250 œuvres à la première rétrospective chinoise de Giacometti au Yuz Museum de Shanghai, chez le mécène Budi Tek, en 2016. Ce fut la confrontation choc de Giacometti et du père spirituel de l'art contemporain, Bruce Nauman, à la Schirn Kunsthalle de Francfort cet hiver. Et pourtant, dans ce musée anglais qui a choisi d'aligner sur des rampes, hors de portée des mains des visiteurs, les icônes de Giacometti, les dégage le plus possible des cages en Plexiglas qui protègent ces trésors, l'expérience est nouvelle.

« Ces plâtres qu'il remanie, resculpte, incise, écorche »

«*Chavirée par la beauté de ces plâtres qu'il remanie après moulage, qu'il resculpte, incise, écorche et peint directement*», Frances Morris leur donne la part belle dans cette traversée d'une œuvre, de sa *Tête surréaliste* de 1934, presque un ovni de science-fiction, à *Tête sur tige*, 1947, masque mortuaire planté sur son billot. «*Beaucoup pensent à tort qu'il s'agit de travaux préparatoires au bronze. Mais dans l'esprit de Giacometti, c'étaient des œuvres abouties. La fonte était un autre processus qui permettait de les diffuser sur le marché de l'art et de répondre à la demande des collectionneurs. Son intérêt premier était de faire naître la vie dans le plâtre ou l'argile*». Elle va de chefs-d'œuvre (*Femme cuillère*, plâtre de 1927) en découvertes (*Buste d'homme au chandail*, plâtre de 1953). Et réussit à rester intime, fraîche. Comme si l'on entrerait dans son studio de Montparnasse avec ses 33 m² sous haut plafond, étroit, entassé de sculptures, maculé de plâtre, de peinture et de cendres de cigarette (les huit *Femmes de Venise* de 1956, restaurées et exposées ensemble de nouveau pour la première fois).

La Grande-Bretagne, dit-elle, a une «*vieille histoire*» avec Giacometti. Il faisait déjà partie d'une exposition majeure sur le surréalisme en 1936, qui a influencé nombre de sculpteurs britanniques, comme en témoigne Barbara Hepworth. Le maître de l'art moderne a de nouveau eu une rétrospective très conséquente à Londres dès 1965. La Tate a acheté, dès 1949, une œuvre majeure, *L'Homme qui pointe*, haut bronze de 1947... bien avant que Giacometti n'entre dans les collections publiques des musées français !

«*Giacometti*», à la Tate Modern de Londres, jusqu'au 10 septembre. Catalogue à la fois érudit, pédagogique et ludique avec glossaire par thèmes (24,99 €).



À gauche, *Femme cuillère* (1927). Au centre, *Femme de Venise IV* (1956). Ci-dessus, *La main* (1947). Trois œuvres signées Alberto Giacometti.

« Flora », l'art à mort

La 57^e Biennale de Venise tient son héroïne. Elle s'appelle Florida Mayo. Cette artiste inconnue des années 1920, fille d'un entrepreneur américain, est devenue par le biais d'un documentaire, *Flora*, l'incarnation du destin brisé sur l'autel de l'art. Son histoire tragique est racontée sur un écran double face par le duo américano-suisse Teresa Hubbard et Alexander Birchler, dans une «*installation filmique*» de 30 minutes qu'attire, comme un aimant, les festivaliers au Pavillon suisse, juste à l'entrée des Giardini. Frances Morris, directrice de la Tate Modern, comme Jean-Paul Claverie, conseiller de Bernard Arnault et directeur du mécénat du groupe LVMH, ont accepté d'embellir cette surcharge émotionnelle que certains jugeaient «*trop sentimentale*». La même voix sert de fil aux deux versions. D'un côté, un documentaire qui suit, dans ce no man's land qu'est la périphérie d'une ville américaine, le fils de Flora, 81 ans, vieil homme au profil maigre dont les larmes retenues et le récit factuel forment un cocktail explosif. De l'autre, un docu-fiction qui nous emporte en 1925 lorsque cette Américaine à la coupe de garçonnet quitte Denver, s'installe dans un atelier rue Boissanade, près de Port-Royal, rencontre chez Bourdelle un autre étudiant venu de Suisse, grand, dégingandé et hirsute, un certain Alberto Giacometti. Il est évoqué habilement par ses mains qui jouent avec une boîte d'allumettes, sa posture de grand gaillard plié, son blazer de bonne facture mais troué par les mites. À lire la fascination de cet homme pour les écrits de Georges Bataille, pour les prostituées aux jambes fuselées et les modèles de plus en plus jeunes – Caroline, l'ultime, à 37 ans de moins –, on comprend qu'aimer tel artiste est périlleux. Elle en fera un buste assez académique. Il fera de Flora, en 1926, une *Tête de femme* plate comme une tête, à la bouche rouge maquillée, la seule de son œuvre sculptée. Elle trône au milieu de la forêt de têtes qui ouvre la rétrospective «*Giacometti*» de la Tate Modern. V. D.

Alberto et Diego, une histoire en famille

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT
bderochebouet@lefigaro.fr

Les deux frères sont indissociablement liés. Alberto et Diego ne seraient rien l'un sans l'autre. Pourtant, le second est longtemps resté dans l'ombre du premier, faute de ne pas avoir eu une reconnaissance aussi instantanée des musées et des collectionneurs. L'année 2015 fut la consécration pour Alberto. Chez Christie's à New York, le marché a fait exploser sa cote, la portant à 141,2 millions de dollars (126,8 millions d'euros) pour *L'Homme au doigt*, modèle conçu en 1946 et édité en bronze à six exemplaires. Ce record le hissant au niveau d'un Bacon ou d'un Picasso détrônait ainsi *L'Homme qui marche I*, adjudgé 103 millions de dollars, en 2010 chez Sotheby's à Londres.

Diego est encore loin d'atteindre les prix d'Alberto, avec lequel il a travaillé en grande complicité jusqu'à sa mort en 1966, dans l'atelier de la rue Hippolyte-Maindron (XIV^e arrondissement parisien), avant de développer une production personnelle de meubles et objets en plâtre et bronze dont le succès fut immédiat – mais confidentiel – auprès de l'élite de l'époque. À commencer par Hubert de Givenchy, dont Christie's a vendu, en mars dernier à Paris, les pièces commandées à Diego entre 1970 et 1980 pour son manoir du Jonchet, dans

le Val de Loire. Avec un total de 32,7 millions d'euros, pour 21 numéros, ce fut une vente en «*gants blancs*», selon l'expression consacrée quand tous les lots trouvent preneur.

Certes, cette complicité entre l'artiste et le couturier a donné un pedigree unique à cette collection au goût intemporel et à la poésie particulière. D'où l'explosion des prix. Tout s'est envolé au-delà des estimations, y compris la table octogonale aux atlantes et cariatides adjudgée à 4,1 millions d'euros, dépassant les 3,8 millions de dollars d'un autre modèle identique, vendu le 15 novembre 2016 chez Sotheby's.

Une cote injustement basse

Mais cette dispersion tombait au bon moment. Face aux prix intouchables d'Alberto, le marché redécouvrait naturellement Diego, dont le mobilier se mariait à merveille avec le moderne et le contemporain. Et la clientèle dépasse désormais l'Hexagone, l'Europe et l'Amérique, où les décorateurs français comme Jacques Grange l'ont toujours placé dans les intérieurs cosus de Manhattan et Palm Beach! D'autres ont suivi, notamment les Chinois de Hongkong ou de Singapour venus récemment à l'art, et même les Japonais, tel le milliardaire Yusaku Kamekawa, dont la fortune dans le commerce en ligne de vêtements lui a permis d'acheter les deux derniers records de Basquiat (57,2 et 110,5 mil-

lions de dollars!) ainsi que du mobilier de Prouvé, exposé dernièrement par Patrick Seguin à l'ambassade de France à Tokyo. Pour l'heure, ce client providentiel pour le marché reste un cas unique. «*Je l'ai vu sur mon stand à Bâle, il m'a acheté des meubles, des luminaires de Diego Giacometti, mais, depuis l'an passé, il n'est pas encore revenu*», observe Jacques Lacoste, galeriste rue de Seine.

Depuis la vente triomphale de la collection Givenchy, les œuvres de Diego sortent en nombre sur le marché. À

commencer par la dernière Tefaf à Maastricht en mars et à New York en mai, sur le stand de l'Arc en Seine où elles ont trouvé immédiatement preneur. Même scénario en ventes publiques, où les experts tentent de booster une cote injustement basse par rapport à l'importance de l'artiste. «*C'est comme pour Lamine avec la dispersion Bergé-Saint-Laurent : il a suffi à Diego d'une vente à pedigree – celle de Givenchy – et d'une expo – à la Galerie Charpentier – pour que les prix s'envolent*», ajoute

Jacques Lacoste. Sotheby's New York a eu l'ingénieuse idée de faire entrer une pièce d'art décoratif de Diego dans sa vente d'art impressionniste et moderne, le 16 mai dernier. Et le succès fut sonnant et déboulonnant, en dépit du fait que la monumentale bibliothèque commandée entre 1966 et 1969 par l'éditeur Marc Barbezat, pour son appartement de l'île Saint-Louis à Paris, avait été vue il y a moins d'un an sur le stand de Jacques Lacoste, à Design Miami/Art Basel. Elle décrocha le record de 5,5 millions d'euros (6,3 millions de dollars). Plus connu comme spéculateur que comme collectionneur, John Sayegh l'avait achetée autour de 1,8 million d'euros (prix annoncé sur le stand). Le 17 mai, la maison de vente américaine a continué sur sa lancée, à Paris, en totalisant 5,5 millions d'euros avec 90 % des 26 lots vendus au-dessus de l'estimation haute. Les trois plus hautes enchères ont récompensé le paravent *Les Animaux rois* (1984) adjudgé à 727 500 euros et la *Table cassée à la chauve-souris* (1982), vendue 607 500 euros. Depuis un an, l'embellissement des prix est là. Mais tout est une question de provenance, car les faux hantent toujours le marché de Diego. «*Pour Alberto, il y a un certificat de la fondation ; pour son frère, c'est bien plus complexe*», estime Jacques Lacoste. Pas plus tard qu'hier, celui-ci a refusé une affaire, faute de certitudes. ■



Giacometti, dans son exposition, à la Tate Gallery, en 1965. ARS, NY AND DACS/LONDON 2017